

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. I.) Collège Joliette, P. Q., Vendredi, 15 Juin 1877. (N. 18.)

### LE JUBILE EPISCOPAL

DE

### PIE IX.

Le 3 JUIN 1877 restera une date à jamais mémorable dans les fastes de l'Eglise catholique. La grande voix de la chrétienté s'est fait entendre en ce jour de bénédiction et un spectacle inouï a été donné à l'univers. De nombreuses légions de pèlerins, accourues de tous les horizons, sont allées déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ les protestations d'amour et de fidélité de toutes les nations qui peuplent la terre. La fête solennelle qui attirait autour du glorieux Pontife une multitude cosmopolite, s'est célébrée avec enthousiasme, non-seulement dans la capitale du monde chrétien, mais encore dans les parties les plus reculées du patrimoine spirituel du successeur de St. Pierre.

Les prières ardentes de 200 millions de catholiques se sont élevées, portées par les ambassadeurs de la cour céleste, jusqu'au trône de l'Eternel; l'éloge de Pie IX a retenti du haut de toutes les chaires, et la mission providentielle de l'Elu de Dieu a été exaltée, avec une pompe sans rivale, par les voix les plus illustres de notre époque; la lyre chrétienne, inspirée par cette circonstance solennelle, a trouvé des accents sublimes pour célébrer les gloires du grand Pape; les cantiques d'actions de grâces, les hymnes de triomphe, les accords majestueux du *Te Deum* ont fait vibrer les échos de tous nos temples.

Jamais manifestation aussi spontanée, aussi imposante n'avait salué un fait aussi grand, un événement aussi remarquable. Les triomphes fameux dont l'histoire a immortalisé le souvenir disparaissent, comme une vaine fumée, devant cet immense ébranlement qui précipite tous les cœurs vers Rome. De l'un

pôle à l'autre, des extrémités de l'Occident jusqu'aux limites de l'Orient, une même acclamation résonne à travers les espaces et s'échappe de toutes les poitrines: VIVE PIE IX, PONTIFE ET ROI! cri de gratitude, cri d'amour, cri d'espérance.

Soldats obscurs de l'armée du Christ, ouvriers inconnus mais profondément dévoués à la grande cause de l'Eglise et de la Papauté, c'est pour nous à la fois un pieux devoir et un véritable bonheur d'unir notre faible voix à ce concert universel de louanges, à cette manifestation grandiose des vœux de la catholicité.

Mais hélas! il n'est pas sur la terre de félicité parfaite! Pourquoi faut-il qu'une pensée douloureuse se mêle aux transports de notre jubilation et répande un nuage de tristesse sur les splendeurs de ce beau jour? Au milieu de l'effusion de notre joie, pouvons-nous oublier les souffrances de l'Eglise? Prisonnière dans la personne de son auguste Chef, elle se voit entourée d'ennemis implacables; des mains audacieuses et sacrilèges ont dépouillé la tiare de l'une de ses couronnes; des lois impies cherchent à étouffer la voix du Docteur des nations; des hommes pervers ont osé, dans leur délire insensé, condamner comme décrépite une institution qui repose sur une promesse divine; ils supputent, avec une impatience qui n'a plus rien d'humain, le moment où ils verront descendre dans la tombe "le dernier des Papes". Et dans la sombre démenche de leur impiété ils ne se doutent pas que Dieu veille!!! Avenglés par leur haine infernale, ils ne reconnaissent pas l'action de la Providence dans cette vieillesse merveilleuse de Pie IX, dans cette vaste et sublime intelligence qui, après le Pontificat le plus long et le plus troublé dont l'histoire fasse mention, apparaît encore aujourd'hui dans toute sa resplendissante vivacité.

Rassurons-nous, enfants de l'Eglise, et cessons de trembler, car jamais l'intervention divine dans les événements humains ne s'est montrée d'une manière

plus admirable. Et cette grande fête du 3 Juin ne constitue pas seulement une éclaircie momentanée et fugitive au milieu des douleurs du présent et des menaces de l'avenir, c'est le commencement d'une ère nouvelle, le gage assuré du triomphe prochain et définitif de l'Église.

Oui, le règne des spoliateurs sera éphémère, l'unité italienne des Cavour et des Garibaldi passera; elle n'est déjà plus qu'un fantôme de monarchie aux ordres d'un parlement républicain; avant peu elle aura disparu de la scène du monde et sur sa tombe déshonorée l'historien pourra graver, en guise d'épithète, cet article du Décalogue: "Tu ne voleras point. *Non furtum facies.*"

La main de Dieu atteindra les autres grands coupables qui siègent avec une insolente sécurité sur leurs trônes, ou qui dirigent en ce moment les destinées des peuples; leurs empires et leurs royaumes, établis sur l'injustice et la violence, leurs sociétés fondées sur la révolte et sur l'athéisme crouleront avant qu'une pierre ne se détache de l'édifice sacré.

Courage donc et confiance inébranlable! Vivant au fond des vallées, nous sommes encore plongés dans les ombres de la nuit, mais le saint vieillard qui prie sur la montagne aperçoit déjà, de son regard de prophète, les premiers feux précurseurs de l'aurore. Il nous dit de prier et d'espérer; obéissons et croyons, c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par la bouche de son Vicaire.

3 Juin 1877.

## UNE FÊTE ROMAINE SOUS NÉRON.

Au moment où les regards de l'univers entier sont tournés vers Rome, au moment où tous les catholiques assistent, au moins en esprit, aux augustes cérémonies qui se déroulent dans la Ville Éternelle, il n'est pas sans intérêt d'exhiber à nos lecteurs une fête romaine d'une autre époque. De grands enseignements résultent de cette comparaison: elle nous fait voir où le monde en était avant le triomphe du christianisme et où il retournerait inévitablement, s'il suivait les maximes des faux apôtres du *progrès moderne*.

Cela posé, commençons notre récit.—Néron, voulant célébrer l'anniversaire de son avènement au trône, convia un jour tous les Romains à une fête magnifique. Ce peuple voluptueux qui ne rêvait que plaisirs et spectacles, accueillit avec le plus vif empressement l'invitation du César et se rendit en foule à l'amphithéâtre Flavien, lieu habituel des réjouissances publiques.

L'empereur en personne présidait à la solennité. Elevé sur un trône recouvert de pourpre et de damas, il dominait tout l'amphithéâtre dont les galeries et les gradins regorgeaient de spectateurs. Au moindre de ses signes, à un simple geste d'obséquieux courtisans courbaient le genou et demandaient, le front dans la poussière, la faveur d'exécuter les ordres du "Maître du monde." Bientôt la trompette se fait entendre; tout rentre dans le silence et l'empereur, se levant avec une arrogante fierté, prononce une harangue hypocrite dans laquelle il porte aux nues ses fidèles sujets, tandis que, dans sa pensée, il les foule aux pieds comme un vil troupeau d'esclaves.

Néron se rassied et aussitôt deux hommes d'une taille gigantesque, bardés de fer de la tête aux pieds, se présentent dans l'arène. Après avoir croisé leurs épées et accompli, selon la coutume, plusieurs rites aussi bizarres que ridicules, ils s'éloignent rapidement puis s'élancent l'un sur l'autre avec impétuosité. Le fer gémit sous les coups du fer, les épées s'émousent, bientôt elles se brisent, elles volent en éclats et les deux athlètes, privés de leurs armes, s'étreignent dans leurs bras nerveux et roulent sur le sol en vomissant le sang. Ils se frappent à coups redoublés; un râle entrecoupé s'échappe de leur poitrine haletante et ce combat sans nom se continue, implacable, horrible, jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux, prenant le dessus, met le pied sur la gorge de son adversaire et demande à la foule quel sort elle lui réserve: "QU'IL MEURE!" Tel est le verdict du peuple-roi. Le terrible gladiateur ne se le fait pas répéter, il enfonce son talon de fer dans l'estomac du malheureux vaincu, lui coupe la tête qu'il place sur un tronçon de lance, et, porteur de ce hideux trophée, il fait trois fois le tour de l'arène aux applaudissements frénétiques des spectateurs. Une place lui est assignée aux côtés de l'empereur en récompense de sa bravoure et de son adresse.

La vue du sang ne manque pas d'exciter, comme à l'ordinaire, chez ce peuple dégénéré, un délire enthousiaste et une joie féroce. Un autre combat est annoncé, on le réclame à grands cris. Le signal se donne enfin, les spectateurs impatients se calment aussitôt. Le spectacle promet des émotions extraordinaires. Cinquante esclaves, séparés en deux camps et rangés en bataille, entrent dans l'amphithéâtre par deux issues opposées. Néron, voulant donner à ses sujets la représentation d'une guerre à outrance, avait promis la liberté au parti vainqueur. Il savait qu'à cette condition la lutte serait acharnée et que la plupart des combattants resteraient sur le terrain. C'était là son seul but; il l'atteignit parfaitement. Après un quart d'heure d'un combat où toutes les furies de l'enfer semblaient s'être déchaînées, deux hommes, ou plutôt deux tigres à face humaine, foulant un monceau de cadavres, criaient victoire, et recevaient les couronnes que le peuple leur lançait du haut des galeries. C'était pour cette vile populace, abrutie par les orgies et la débauche, un spectacle grandiose que cette boucherie humaine, cet amas de corps meurtris dont quelques-uns, encore animés, faisaient entendre des hurlements de désespoir et demandaient, en se tordant dans d'atroces souffrances, qu'on

vint mettre un terme à leur cruelle agonie. On se garda bien de le faire ; on se serait privé de la partie la plus attrayante du spectacle. La vue du sang enivrait la foule, ces scènes de carnage, cette mort en masse avec ses émouvantes péripéties faisaient les délices du peuple romain.

Enfin quand le dernier des mourants eut rendu le dernier soupir, les cadavres furent enlevés et on fit disparaître avec soin toute trace de sang, car déjà un nouveau spectacle se préparait. A un signal donné une porte s'ouvrit et un jeune homme descendit dans l'enceinte fatale. Il était légèrement vêtu, il n'avait d'autre armure qu'un petit objet en argent qu'il portait souvent à ses lèvres. Les autres gladiateurs avaient été accueillis au milieu des plus bruyantes acclamations, celui-ci fut reçu par une bordée d'imprécations et d'injures. On l'appelait "impie, voleur, séditieux, sacrilège, homicide," en un mot, on disait qu'il était "CHRÉTIEN" appellation qui résumait tous les crimes et toutes les scélératesses. Oui, il était chrétien, sa noble contenance, son front calme et fier le démontraient assez et donnaient un démenti éclatant aux accusations passionnées dont il était l'objet. En effet, jamais on n'avait vu précédemment les criminels présenter sur le théâtre de leur supplice cette sérénité qu'ont toujours montrée les Chrétiens en face de leurs bourreaux, en présence des tourments les plus cruels. Les Romains admiraient ce prodige sans le comprendre ; imbus des préjugés les plus grossiers, ils attribuaient à l'orgueil ou à l'hypocrisie cette patience héroïque, cette fermeté inébranlable qui ne se sont jamais rencontrées chez leurs héros les plus fameux.

Après s'être agenouillé quelques instants, le jeune martyr se releva calme et digne, et se dirigea vers le centre de l'arène. Pendant ce temps on agaçait, au moyen de pointes de fer et de brandons enflammés, une panthère qu'on avait privée de nourriture depuis trois jours. Puis quand la terrible bête, arrivée au paroxysme de la rage, se ruait sur les barreaux de sa prison, on lui en ouvrit la porte. En deux bonds elle atteignit le jeune homme, mais malgré sa longue diète et sa grande voracité, elle conserva les habitudes propres à la race féline. Elle semblait avoir compris la pensée de ceux qui la lançaient et voulut faire souffrir longtemps sa proie avant de la dévorer. Elle commença par jeter le martyr par terre et à le piétiner, puis elle s'éloigna, comme si elle eût voulu l'abandonner. Le pauvre patient, brisé par ce premier assaut, faisait des efforts pour se relever, lorsqu'elle fondit de nouveau sur lui ; avec la dextérité qui caractérise ces animaux, elle lui porta à la tête un coup de sa redoutable patte et le cloua au sol. Longtemps elle s'en servit comme d'une balle, tantôt le faisant rouler sur le sable, tantôt le lançant à de grandes distances. Enfin, le prenant entre ses dents meurtrières, elle le secoua vigoureusement. Cette fois elle avait déchiré sa victime qui répandait son sang par une foule de blessures. C'en était fait du généreux martyr ; en un instant il fut dévoré. Les spectateurs applaudissaient avec enthousiasme. Ces insensés au paroxysme de la démence sanguinaire, décernaient ainsi des louanges à une bête féroce ! Peut-être l'était-elle moins qu'eux ;

elle du moins n'avait dévoré sa proie que pour satisfaire sa faim, eux la lui avaient livrée pour satisfaire les instincts les plus dégradés !

De telles monstruosité se continuèrent jusqu'au soir, les cadavres entassés dans un coin de l'immense édifice n'attendaient plus que le moment d'être jetés aux flammes ou traînés aux gémonies. La plume se refuse à décrire ces abominations ; les Romains les considéraient comme d'agréables divertissements et donnaient le nom de "grand, d'auguste, de père de la patrie, de dieu" à l'infâme Néron, ordonnateur de semblables spectacles !

Voilà où le paganisme a conduit ce peuple vainqueur de l'univers ! Voilà ce que c'est que la grandeur romaine tant vantée ! Voilà cette civilisation que l'impie contemporaine voudrait substituer au christianisme !

NAPOLÉON PRÉVILLE.—(Versification.)

## QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE

Suite.

Ces *sierras* taillées à grands traits et menaçant le ciel, ces parois de granit perpendiculaires auraient quelque chose de lugubre, n'était la ravissante chute d'eau qui nous fait face et que les rayons du soleil émaillent de mille couleurs.

Tous les volumineux rocs environnants portent des noms topographiques. C'est ici *El Capitan*, farouche colosse qui commande la passe ; ce sont plus loin les *Clochers de la Cathédrale*, ce sont encore des *Dômes* immenses, aux fronts chauves et luisants. Tout au sommet de quelques-unes de ces crêtes inaccessibles, nous pouvons distinguer des sapins, sans doute de fort belle taille et qui nous font l'effet de jouets d'enfants.

Mais déjà nous descendons par un chemin en lacets coupé dans le flanc de la montagne ; les pointes de rocher s'éloignent de nos yeux et l'abîme s'égaie de teintes riantes. L'étroit chemin suit une pente rapide sur les quartiers de granit que la poudre a fait sauter. Dans les tournants, gare aux rencontres ! si notre *team* allait se trouver en face d'un autre, on trouverait difficilement à se garer.

Quelques chênes d'une espèce particulière semblent avoir été placés là pour arrêter l'imprudent qui voudrait s'élaner trop vite. Des touffes de laurier et des bouquets de fougères apparaissent de toutes parts et corrigent ce que l'ensemble du paysage pourrait avoir de froid et de monotone.

A travers le rideau des arbres on entrevoit la *Merced* serpentant avec nonchalance au fond de la vallée, et l'on s'accoutume peu à peu à descendre dans ce bas-fond mystérieux.

Cette gorge, d'apparence si étroite et si sombre, a en moyenne un mille de large, tous les conifères propres à

la Californie y croissent abondamment. Extrêmement sauvage, rien, hormis le chemin, n'y révèle la prise de possession de l'homme. Ce n'est qu'après quelque temps qu'on rencontre la première habitation. C'est un pauvre hôtel construit en planches, assis comme un profane dans ce temple de la nature, d'où l'on voudrait pouvoir "chasser les marchands."

Toutes déplacées que soient les œuvres des hommes dans un lieu où tout est si grand, il faut bien songer à se loger, et notre cocher nous conduit à l'un des trois hôtels de l'endroit.

Comme il y a trois lignes de diligence pour atteindre la vallée, il y a trois hôtels, chaque ligne ayant le sien. L'un d'eux a fait faillite dernièrement : les autres ne s'en portent que mieux.

L'hôtel où nous descendons est construit sur le plan ordinaire : grande caisse rectangulaire en bois de cèdre avec véranda sur le devant. Une percée, ménagée dans les arbres géants qui l'ombragent, permet d'admirer de face les grandes cascades de Yo-Semite.

C'est d'une hauteur de *trois mille pieds* qu'elles se précipitent dans la rivière ; mais, il faut bien le dire, en automne, ce filet d'eau paraît mesquin sur l'énorme masse des rochers. Par ce que nous voyons, pourtant, nous pouvons concevoir ce que ce doit être, au printemps, alors qu'une nappe d'eau d'une grande largeur vient, en rebondissant deux fois, s'émietter sur le rocher inférieur qu'elle creuse en tombant. Ce doit être sublime et effrayant, et il nous est pénible de ne voir la chose que par les yeux de l'imagination.

Yo-Semite est un nom indien qui signifie *le grand ours gris*. Frappé lui-même de la majesté de ces lieux, le Peau-Rouge a choisi, dans sa langue imagée, le mot qui lui paraît rendre le mieux l'aspect terrifiant de ces parages.

C'est en mars 1851 que le major américain Savage, à la poursuite d'une bande d'indigènes, en fit la découverte pour les blancs.

Nous consacraâmes toute l'après-midi de ce jour à errer sous les charmants ombrages de ce parc naturel, Eden un peu sévère, émaillé de lauriers-roses en fleurs, de fougères et de rhododendrons. Nos yeux ne pouvaient se rassasier de ce spectacle admirable.

Ces montagnes massives qui enserrent de leur froide étreinte la vallée verdoyante, les pics élevés qui les couronnent et se détachent sur le ciel lointain, les cataractes nombreuses qui, de tous côtés, semblent tomber des nues, la végétation gigantesque et variée, tout cela défie toute description.

La vallée de Yo-Semite est située à 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le bras principal de la Merced la parcourt dans toute sa longueur ; après y être entrée en conquérante par une série de sauts prodigieux, elle se complait à en suivre toutes les sinuosités et s'attarde en des détours capricieux.

L'atmosphère est pure, calme, sereine, et l'on n'entend que le fracas de l'eau quand on approche des chutes ou les mugissements des troupeaux qui folâtraient au bord de

la rivière. Nous cherchâmes en vain les Indiens dont la plupart des voyageurs parlent dans leurs relations. Et pourtant il y en a, mais ils habitent maintenant des maisons en planches comme tout le monde, ils sont vêtus comme tout le monde, ils se sont faits pêcheurs et même, ô décadence ! agriculteurs.

Yo-Semite n'a de vie que pendant la belle saison, aussitôt que les froids arrivent tous les établissements se ferment ; très-peu de personnes hivernent dans ces parages.

W.

(A continuer.)

### LE VIEUX MOULIN. (\*)

Bravant les coups du temps, une muraille grise  
Solitaire survit, tout près de l'onde assise ;  
A ses pieds la vague mugit.

Déjà bien des hivers ont couronné sa tête  
De neige et de frimas ; bien souvent la tempête  
A battu son flanc décrépité.

∴

Elle reste debout, fière de ses années,  
Les ruines tout autour gisant amoncelées  
Lui donnent un air de grandeur.  
Elle domine au loin le cours de la rivière ;  
De l'antique moulin rentré dans la poussière  
Elle rappelle la splendeur.

∴

Des eaux baignant ses pieds j'aime les blancs rapides ;  
J'aime à voir les grands troncs s'élançant intrépides.  
Du sein de l'écume des flots.

J'aime son front usé par la sifflante bise,  
J'aime, quand à ses pieds vient expirer la brise,  
J'aime son paisible repos.

∴

Quand des feux de l'été la grève s'illumine,  
Il m'est doux de rêver sous la croulante ruine,  
Dernier débris du vieux moulin.

Quand, libre de l'étude, on me mène au rivage  
Où languit oublié ce granit d'un autre âge,  
Je lui souris dans le lointain.

∴

Qu'il est de poésie en son morne silence  
Et dans sa côte abrupte où le grand pin s'élançe  
En montant vers l'azur des cieux !  
Et que de souvenirs sur la déserte rive  
Où ne soupire plus que l'onde fugitive !...  
C'est là que vivaient nos aïeux !

∴

Leurs ossements blanchis dorment au cimetière,  
Mais l'œuvre de leurs mains s'élève encore altière,  
Semblant braver les éléments :  
Ainsi, dans nos forêts, on voit un chêne antique,  
Au milieu d'arbres morts se dressant magnifique,  
Défier la rage des vents.

SYLVESTRE SYLVESTRE.—(Philosophie.)

(\*) But de promenade, sur les bords de la rivière l'Assomption, à 3 milles de Joliette.

## INFORMATIONS DIVERSES.

LE 3 JUIN A JOLIETTE.—Le Collège Joliette, fondé par l'éminent citoyen dont il porte le nom, l'année même de l'exaltation de Pie IX au Souverain-Pontificat, s'est toujours fait gloire de professer le dévouement le plus absolu pour la personne auguste du Chef de l'Église. Les élèves actuels du Collège, fidèles aux traditions que leur ont transmises les générations précédentes, ont profité de cette grande circonstance du cinquantième pour affirmer, avec le plus magnifique éclat, les sentiments d'inaltérable affection qui les unissent au Siège Apostolique et au Vicaire de Jésus-Christ.

Les journées des 1er et 2 Juin furent consacrées aux préparatifs de la fête et l'on peut dire qu'une somme vraiment prodigieuse de travail a été accomplie dans ce court espace de temps. Professeurs et élèves s'étaient mis à l'œuvre avec une ardeur incroyable : tous les bras sollicitaient de l'emploi, tous les talents, toutes les aptitudes s'offraient avec enthousiasme ; aucune fatigue ne coûtait, aucune tâche n'effrayait ni ne rebutait. La patience des travailleurs, dont les mains souvent peu expertes, exécutaient avec labeur des ouvrages longs et fastidieux, ne se laissait décourager par aucun insuccès : on faisait, on défaisait, on essayait encore, et, sous l'impulsion du cœur, on parvenait à réaliser des merveilles. Aucun plan général n'avait été imposé ; la décoration, entièrement laissée à l'initiative individuelle, donnait le champ libre aux conceptions les plus variées, aux combinaisons les plus imprévues et les plus originales.

Mais hâtons-nous d'assister au spectacle grandiose de l'illumination. Nous voilà arrivés au 3 Juin ; il est 8½ heures du soir ; déjà des escouades d'écoliers, distribuées dans toutes les parties du Collège, attendent, semblables à des artilleurs en campagne, l'ordre de mettre le feu aux mèches frémissantes. Tout-à-coup les cloches s'ébranlent ; à ce signal quelque chose comme une commotion électrique se produit, un mouvement général s'effectue et, en peu d'instants, la masse imposante des bâtiments du Collège, se découpe, majestueuse et rayonnante, sur le fond sombre du ciel.

La façade principale ruisselait de lumières : à chaque fenêtre des inscriptions artistement découpées rappelaient en traits de feu les dates mémorables et les gloires du règne de Pie IX. Aux deux étages supérieurs apparaissaient vivement éclairés, une profusion incroyable d'emblèmes religieux et patriotiques. Un portrait du St. Père, profilé sur un transparent colossal à l'aide d'une lanterne magique, occupait le centre de la bâtisse. Du sommet du clocher, où brillaient deux énormes boules lumineuses, descendaient des guirlandes de lanternes chinoises qui, se séparant à angle aigu, venaient se fixer à deux perches reliées entre elles par un arc voûté sur lequel étincelaient, en lettres phosphorescentes, ces mots : 50 ANS D'ÉPISCOPAT !

L'aile du centre, que son peu d'altitude mettait

dans une situation relativement défavorable, attirait les regards par une inscription d'un effet saisissant. On y lisait le nom de l'immortel Pontife tracé en lettres gigantesques qui occupaient tout le front du bâtiment.

La nouvelle bâtisse avait deux de ses faces brillamment illuminées aux quatre étages. Il n'y avait point ici ce fini, cette délicatesse de détails qu'on admirait dans l'ornementation de la façade principale, mais l'œil était ébloui par l'irradiation puissante qui émergeait de ce vaste foyer lumineux.

Après avoir admiré à loisir la splendide illumination du Collège, les élèves, accompagnés du Rév. P. Beaudry et de Messieurs les Professeurs, se dirigèrent vers le Noviciat des Clercs de St. Viateur. En pénétrant dans la superbe avenue qui conduit au petit monastère, on voyait un panorama féerique se dérouler dans le lointain. La façade de l'édifice, dont on n'apercevait d'abord que la partie centrale, était resplendissante ; à mesure qu'on avançait, l'objectif lumineux, se dégageant de la sombre verdure des pins, laissait apparaître plus vifs les reflets multicolores de ses décorations et les clartés magiques de ses gerbes de feu.

Mais outre le spectacle de cette illumination artistique dont chaque détail s'harmonisait si agréablement avec les grandes lignes de l'ensemble, une véritable surprise avait été ménagée à la foule immense qui ne cessait d'affluer au Noviciat. Au haut du dôme, entre les bras de la croix, on avait fixé un portrait du St. Père. A intervalles réguliers, l'image vénérée, autour de laquelle gravitait un brillant cercle de satellites, descendait, invisiblement soutenue par un système ingénieux et hardi de fils conducteurs ; elle semblait bénir l'assistance émue et stupéfaite, continuait sa course aérienne jusqu'au milieu de l'avenue et remontait ensuite, avec la lenteur majestueuse d'un météore, s'abriter entre les plis du drapeau de la France et sous l'aile de la Croix. Deux fanaux dirigés par des moteurs invisibles, promenaient leurs lueurs vacillantes sur toute la longueur du toit, avec l'allure inquiète et agitée des sentinelles de grand'garde.

Dans son ensemble l'illumination du Noviciat, avec son impressionnante mise en scène, avec ses flots de lumière tamisée à travers les dessins gracieux et les couleurs flamboyantes de ses transparents, avec le cadre sévère formé par les noires silhouettes des grands arbres, présentait un spectacle de toute beauté, digne, sous tous les rapports, de la grande fête que l'on solennisait.

En quittant le Noviciat, les élèves parcoururent les principales rues de la ville. Joliette était comme transfigurée : ses maisons, ses clochers, ses édifices, scintillaient au loin et semblaient plongés dans une atmosphère lumineuse. L'espace restreint dont nous disposons ne nous permet par d'entrer dans tous les détails de cette belle illumination au succès de laquelle chacun a contribué dans la mesure intrégrade de ses aptitudes et de ses moyens. Nous devons nous borner à mentionner les magnifiques décorations de l'Église paroissiale, du Couvent de la Congrégation, de l'Hôpital, de

la Chapelle Bonsecours, du Palais de Justice, des résidences de MM. Turgeon, Baby, E. Guilbault, Hon. L. A. Olivier, L. U. Fontaine, O. Désilets, Chs. Pan-  
neton, McConville, Dr. Leprohon, Chapdelaine, Dr. Laurier, P. Chevalier et autres.

Après toutes les magnificences dont nous avons donné une idée, hélas ! bien affaiblie, nous estimerions notre tâche incomplète, si nous n'arrêtions un instant le regard ému de nos lecteurs sur les modestes décorations que l'on voyait briller aux devantures des maisons les plus pauvres et les plus retirées. Ces inscriptions naïves, véritables cris de l'âme ; ces *Vive Pie IX*, incorrectement orthographiés et dessinés par des mains inhabiles, exprimaient, avec une éloquence touchante, la signification de la grande journée du 3 Juin et qu'on peut résumer dans ces deux mots : FOI et AMOUR.

La sortie des élèves est fixée au Mercredi 4 Juillet prochain. Les travaux de l'année scolaire seront clôturés, le 3 Juillet au soir, par une séance dramatique et musicale. Le lendemain, à 9 heures du matin, aura lieu la distribution solennelle des prix.

Messieurs les membres du Clergé, les Parents, les anciens élèves et tous les amis du Collège sont respectueusement invités à assister à cette réunion qui conservera strictement le caractère d'une fête de famille.

Désirant rendre le voyage aussi peu dispendieux que possible aux personnes de Montréal, le Rév. P. Lajoie, Supérieur, a pris des arrangements avec l'administration du chemin de fer de Joliette. Le 4 Juillet, vers le soir, un train spécial sera mis à la disposition des voyageurs ; ils trouveront ensuite au débarcadère de Lanoraie le vapeur TROIS-RIVIÈRES qui les ramènera à Montréal.

A l'occasion de la fête de St. Jean-Baptiste, une troupe d'amateurs de la ville de Joliette, se propose de donner, le 25 Juin au soir, dans la grande salle du Collège, une représentation dramatique au profit de l'Eglise de Ste. Emmelie. Cette bonne œuvre ne peut manquer d'obtenir le plus grand succès.

Nous apprenons que le Rév. Mr. L. Bonin, vicaire à St. Anicet, vient d'être transféré, en la même qualité, à St. Jérôme.

Le pique-nique annuel des musiciens a eu lieu le 11 Juin. Un temps splendide a favorisé cette promenade et les joyeux disciples de Ste. Cécile ont passé des heures délicieuses sous les riants ombrages du bosquet de pins. Ils ont raison de puiser des forces dans un repos salutaire qu'ils ont du reste chèrement acheté, car, d'ici à la fin de l'année scolaire, ils ont de rudes journées en perspective.

LISTE DES ÉLÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ  
EXCELLENTE PENDANT LE MOIS DE MAI 1877.

#### COURS LATIN.

*Philosophie.*—C. Dugas, St Liguori ; C. Hogue, St Jean-Baptiste de Montréal ; S. Sylvestre, Ile-Dupas ; A. Boucher, Ste Elisabeth.

*Rhétorique.*—J. Thériault, Joliette ; O. Lacasse, O. Houle et J. Deschênes, Ste Elisabeth ; P. Lamarche, St Esprit ; T. Plante, St Gabriel ; F. Dugas, St Liguori ; M. Cavanagh, Rockville, Conn.

*Belles-Lettres.*—P. Desmarais, Joliette ; A. Dugas, Chertsey ; A. Morin, St. Jacques ; J. Goulet, Ste Elisabeth ; P. Bousquet, St Charles ; M. Hamelin, St Gabriel.

*Versification.*—J. Landry et E. Fleury, St Ambroise ; N. Prévile, St Alphonse ; E. Lessard et A. Durand, St Jean-de-Matha ; C. Gratton, St Jean-Baptiste de Montréal ; E. Foucher, St Jacques ; J. Mercure, Ste Julienne ; D. Desrosiers et O. Joly, Ste Elisabeth ; A. Lavallée et J. Magnan, Berthier ; F. Lavallée, St Norbert ; A. Dauphin, St Cuthbert ; A. Charland et J. Beaudoin, Joliette ; F. X. Desnoyers, et A. Lavigne, Coteau St. Louis ; A. O'Keefe, Rockville, Conn.

*Syntaxe.*—E. Perreault, H. Charland, E. Dufresne et A. Turcotte, Joliette ; E. Laferrière, St Cuthbert ; A. Manseau, Drummondville ; A. Desrochers, St Jacques ; S. Dandurand, St Esprit ; L. Vignault, St Ambroise ; F. Beauchamp, St Jean-Baptiste de Montréal.

#### COURS COMMERCIAL.

*Syntaxe.*—N. Desmarais, Durham ; H. Colin, O. Corbin et J. Lapalme, St Esprit ; F. X. Brûlé, St Didace ; L. Bellehumeur, St Thomas ; A. Désilets et P. Prud'homme, Joliette ; O. Cornellier, Ste Elisabeth ; M. Nadeau, St Paul ; A. Beaudry, St Alexis.

*Eléments.*—A. Provost, C. Guilbeault et J. Crilly, Joliette ; R. Laurendeau et P. Beliveau, St Gabriel ; O. Lavallée, Berthier ; G. Maxwell, St Damien ; E. Guibeau, St Norbert ; L. Perreault, St Paul ; F. I. Holt, Philadelphie.

*Préparatoire.*—B. Arbour, Joliette.

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE.

—  
CHAPITRE XII.

L'île du Grand-Chef.

Au bout de quelque temps, avec la mobilité propre à l'enfance, je ne tardai guère à oublier Puyjoubert. Quand je dis Puyjoubert, je parle seulement du château ; ses habitants, je ne les oubliais point. Ma mère, le docteur Desourteaux, l'abbé Maréchal, Antoine, me manquaient cruellement. Par exemple, si je les avais eus avec moi, je n'aurais rien regretté du Berri, et me serais fixé pour tout le temps de ma vie en Limousin. Les beautés de la campagne m'ont toujours séduit ! Or, il est difficile de trouver des campagnes plus riantes que celles formant le coin de terre que j'habitais. L'ancienne Basse-Marche possède deux qualités rarement réunies : l'agrément et l'utile, le pittoresque et la fertilité. Collines, vallons, bois, guérets, prairies, tout est plein de verdure, de fleurs, de fruits, de gibier à pattes et à ailes. L'hiver lui-même ne parvient pas à attrister ces campagnes, tant elles sont finement et harmonieusement découpées, tant le site en est heureux.

Une grande et belle rivière, qui serait un petit fleuve en bien des contrées, sillonne de ses méandres capricieux ces champs, ces prés, ces bois. Qui n'a pas vu les flots translucides de la Gartempe ne peut comprendre ce que les poètes entendent par le "cristal de l'onde."

Au lieu de rester comme à Puyjoubert claquemuré dans ma chambre, occupé à bâcler, sous la garde de ma mère ou de Denis, les devoirs français et latins donnés par l'abbé Maréchal, la campagne limousine me servait de salle d'étude et de classe. Si j'avais connu alors Aristote et son école, j'aurais pu comparer Laforest aux jardins d'Académos, et M. Aubrun et moi aux philosophes péripatéticiens. Mon précepteur m'apprenait en effet en promenade tout ce qui ne nécessite pas impérieusement la plume et l'écrivoire. Il me parlait latin et anglais, m'obligeant à lui répondre, tant bien que mal et avec force solécismes et barbarismes, en ces deux langues. Une pierre, une fleur, un insecte, lui étaient une occasion de m'initier aux premiers éléments de la minéralogie, de la botanique et de l'histoire naturelle. Grâce à cette méthode, la géométrie était vraiment pour moi la science qui apprend à mesurer la surface de la terre, au lieu d'être celle qui apprend à mesurer avec des lignes formées à la craie, la superficie d'un tableau noir.

Il était rare que ces intéressantes leçons ne fussent pas mêlées de réflexions pleines d'une religieuse poésie qui élevait mon âme et mon cœur vers le Créateur, l'ordonnateur et le conservateur des merveilles qui m'étaient expliquées.

Le jeudi et le dimanche, je prenais mes ébats dans les vastes et vertes prairies qui bordent les rives de la Gartempe. Ma mère possédait là une cinquantaine d'hectares que je piétinais à plaisir en compagnie des chevaux, bœufs, vaches et moutons de nos deux fermes. Deux bœufs se seraient engraisés avec le foin que je gâtai en foulant l'herbe aux pieds, la veille même de la fauchaison. Nul pourtant ne se plaignit : le jeune maître n'était-il pas libre de faire des sottises ?

Un endroit de ce rivage avait pour moi un charme particulier : c'était la *Mécanique*. On appelle ainsi une petite usine située à une demi-lieue en aval de Laforest. Quand je dis que j'étais attiré par la Mécanique, je m'explique mal : ce n'était pas l'usine qui me charmait, mais sa situation.

La Gartempe est en effet ravissante dans cette partie de son cours. Habituellement profonde et encaissée, elle s'élargit au-dessous de l'écluse de la Mécanique, et, sans rien perdre de sa profondeur, gagne beaucoup en superficie. Si elle restait ce qu'elle est en cet endroit, la Gartempe aurait la largeur de la Vienne. Malheureusement il n'y a là qu'un accident de terrain. Un peu plus loin, les deux rives se rapprochent, et le lit se rétrécit.

Au milieu même de la rivière, c'est-à-dire à égale distance des deux bords, surgit un îlot de cent mètres carrés environ : un vrai nid de verdure pendant neuf mois de l'année. Ce morceau de terre émergeant du sein de l'eau douce s'appelle *l'île du Grand-Chef*. Du bord, cette petite île me faisait l'effet d'une terre vierge. Je me trompais certainement : des pieds ont foulé ce sol, des mains ont cueilli ces fleurs. Néanmoins, l'île du Grand-Chef n'est pas une terre banale et ouverte à tous. Une année peut s'écouler sans qu'aucun vestige humain soit imprimé sur son sable. Les paysans Limousins ne se baignent guère que lorsqu'ils tombent dans l'eau, c'est-à-dire que les baigneurs n'abondent pas. Il n'y a pas beaucoup plus de pêcheurs, la chasse et la pêche étant regardés dans ces parages, au temps du moins de mon enfance, comme œuvre de vagabonds et d'oisifs.

Une végétation intense sort de cette solitude. Peupliers, chênes, aulnes, arbres, arbustes, plantes, tout croît, tout s'enlace et s'entrelace à sa fantaisie, et dans un désordre d'autant plus beau qu'il n'est pas l'effet de l'art, mais de la nature. Mille bourdonnements d'insectes sortent de ce fouillis. Les oiseaux voyageurs ou indigènes s'y abattent par bandes, et y piaillent, y sifflent, y chantent du matin au soir.

Outre ses beautés naturelles, l'île de la Gartempe offre un attrait tout particulier au visiteur. Elle a été le théâtre d'un événement historique ou légendaire, je ne sais trop.

M. Aubrun, à qui je demandais pourquoi l'île du Grand-Chef se nommait ainsi, m'ayant répondu qu'il n'en savait rien, je m'adressai à Léonard, qui, étant du pays, devait connaître les traditions qui le concernent.

Le paysan limousin se fit un plaisir de me raconter ce qu'il savait.

— Voyez-vous, me dit-il, notre jeune monsieur, paraît que la France ne s'est pas toujours appelée la France, et qu'elle se nommait la Gaule du temps des Romains : paraît aussi que le chef des Romains, nommé César, trouvant nos vins bons, voulut s'emparer du territoire qui les produit. Pour lors, il y eut une grande et longue guerre dans laquelle brillèrent les Limousins. Un de leurs chefs principaux, après avoir battu plusieurs fois les Romains, fut vaincu à son tour, et si complètement, qu'il fut obligé de se sauver du champ de bataille, lorsqu'il vit qu'il y avait dix Romains contre un Gaulois. Les Romains, tenant à l'avoir mort ou vif, se mirent à sa poursuite. Gibier et chasseurs arrivèrent jusqu'aux bords de la Gartempe et en face de l'île. Le Gaulois se jeta à l'eau et, comme il nageait comme un poisson, il fut bientôt dans l'île. Les romains se mirent en mesure de l'y suivre ; mais le Grand-Chef, déracinant un jeune chêne, et le brandissant à la façon d'une massue, s'en arma si bien, qu'il assomma et rejeta dans la rivière tous ceux qui essayaient de l'approcher. Les eaux de la Gartempe devinrent rouges, tant il y fut versé de sang.

L'armée romaine y serait restée tout entière, si César, averti du massacre, ne fût accouru de sa personne. Il ordonna à ses militaires de rester sur les bords de la rivière et d'envoyer de là une pluie de flèches. Les fourrés de l'île étaient aussi épais sinon plus qu'ils peuvent l'être aujourd'hui : le gaulois trouva moyen de se garantir contre tous les traits ; à la fin pourtant, il fut frappé au cœur. On l'enterra, dit-on, dans l'île, qui fut appelée depuis ce temps l'île du Grand-Chef.

Ce récit ou plutôt ce conte me parut si véridique que je l'acceptai avec admiration.

### CHAPITRE XIII.

#### Tentation et luttés.

Il n'y a, en fait de cours d'eau aux environs de Puyjoubert, qu'un maigre ruisseau—celui où Antoine et moi fîmes la fameuse pêche aux écrevisses :—aussi goûtai-je un vif plaisir à vivre dans le voisinage, et pour ainsi dire sur le bord d'une grande et belle rivière. Mon bonheur eût été au comble si j'avais pu mettre le pied dans l'île du Grand-Chef.

Cette motte de terre avait beau être petite, elle n'était pas moins une île et même une île déserte. A cette idée, mon imagination enflammée évoquait le souvenir de mes anciennes lectures. Et moi aussi je pouvais partager la destinée de quelques-uns de ces Robinson, dont j'avais suivi avec un intérêt si poignant les merveilleuses aventures.

Chose singulière, et qui montre bien la tournure romanesque de mon esprit ! Je n'aurais éprouvé aucun plaisir à visiter l'île pendant quelques instants et en compagnie de quelqu'un. C'eût été trop simple et trop facile. Si je mets le pied sur le sol où dorment les os du vieux chef gaulois, je veux y passer quelques heures, peut-être quelques jours, seul, sans que nul sache où je suis. Je veux m'enivrer de solitude et d'indépendance, me construire de mes mains une cabane, pourvoir par ma propre industrie à tous mes besoins, me passer de précepteur, de surveillant, de domestiques, de luxe, de confort, de toutes ces chaînes plus ou moins dorées que la civilisation impose à l'homme.

Lorsque j'eus quelque temps caressé ce projet, survinrent des réflexions qui me le firent abandonner.

Voulais-je donc manquer aux promesses de sagesse et d'obéissance que j'avais faites si récemment à ma pauvre mère ? Voulais-je, en ajoutant une nouvelle folie à mes anciennes sottises, donner à Mme de Puyjoubert un chagrin qui, vu la faiblesse de sa santé, pouvait, selon l'opinion du docteur Desourteaux, être mortel ?

A cette pensée, je frémis d'horreur, et les beautés de l'île du Grand-Chef me trouvaient indifférent.

Et cet excellent M. Aubrun, et Léonard, Léonarde et Léonardou, comment pouvais-je plonger dans l'inquiétude, par une absence qu'ils ne s'expliqueraient pas, ces personnes qui m'étaient si dévouées.

Non ! Je mourrai d'ennui, je périrai consumé par mes désirs s'il le faut, mais je ne commettrai pas un acte de désobéissance qui aurait de si fatales conséquences.

Une fois qu'il fut bien convenu avec moi-même que je serais sage, je me mis à songer aux voies et moyens que j'aurais pu employer dans le cas maintenant chimérique où j'eusse cédé à la tentation de pénétrer seul et de séjourner, à l'insu de tous, dans l'île de la Gartempe.

Pendant que je ruminais ces plans pour le seul plaisir de faire de la théorie, car on sait que j'étais bien résolu à être sage, survint une circonstance qui pouvait me donner toute facilité d'aborder l'île, supposé que je n'en eusse pas éloigné jusqu'à la pensée.

L'été fut si long et si chaud, l'année de mon séjour en Limousin, que les sources tarirent et que les ruisseaux furent mis à sec presque partout. La Gartempe elle-même dut payer son tribut à la sécheresse. On la passait à gué dans les endroits les plus profonds d'ordinaire. L'usinier de la *Mécanique* manqua d'eau, et fut obligé, comme on dit dans le pays, d'*écuser*, c'est-à-dire de garder ses vannes fermées pendant la nuit, de façon à amasser assez d'eau pour que les roues de son usine pussent tourner au moins durant le jour.

Tout cela m'était assez indifférent. Voici ce qui, au contraire, m'intéressait au plus haut point :

Je remarquai que, lorsque les vannes avaient été fermées toute la nuit, il n'y avait plus le matin, dans la Gartempe, en aval de la *Mécanique*, qu'un pied ou deux pieds d'eau. Il n'était donc plus nécessaire de savoir nager pour atteindre l'île : il suffisait d'avoir assez de courage pour affronter un bain de pied.

Par exemple, dès que l'usinier ouvrait ses vannes, le lit de la rivière se remplissait, et il fallait regagner la terre ferme à la nage, ou attendre jusqu'à sept heures du soir que les vannes fussent de nouveau fermées.

Ceci, supposé que j'eusse voulu entrer dans l'île, ne me retenait pas, au contraire. Je ne pouvais pas déceimment rester dans mon île moins de douze heures. Il fallait en outre, pour être vraiment isolé du reste de la terre, que j'en fusse séparé par une ceinture d'eau infranchissable et non par quelques flaques mêlées de sable, que je pouvais enjamber à volonté.

Que le lecteur se mette à ma place : ne me fallait-il pas, mes goûts étant donnés, une véritable force d'âme pour rester sur le continent ?

Eh bien ! cette force d'âme je l'eus. Je continuai de regarder mon île, comme Moïse contemplant la terre promise, de loin.

Ma pauvre mère, le docteur Desourteaux, l'abbé Maréchal, Antoine, M. Aubrun, les Léonard, tous ceux enfin qui plus tard devaient me blâmer si sévèrement, auraient mis un peu plus d'indulgence dans l'appréciation de ma faute s'ils avaient connu les efforts qu'il m'avait fallu faire pendant un grand mois de trente et un jours pour résister au violent attrait qui me poussait vers l'île du Grand-Chef.

A Dieu ne plaise que je veuille atténuer mes torts et m'excuser ! La nouvelle sottise dont le lecteur lira bientôt le récit, je l'ai commise librement, volontairement, par ma faute, par ma très-grande-faute. Mais enfin il ne saurait m'être défendu de répéter que j'ai longtemps résisté à la tentation. Je crois sincèrement que j'eusse résisté jusqu'au bout, sans un événement inattendu qui porta jusqu'au paroxysme ma passion pour les aventures maritimes, les îles désertes, la vie de Robinson et le reste.

Que celui qui n'a jamais cédé à ses passions et est sans péché me jette la première pierre.

(A continuer.)

## COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846,

dirigé par les

**Clercs de St. Victeur.**

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE.

### Conditions :

Demi-pensionnaires.....	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
Enseignement et pension.....	100.00
Lit, lavage, raccommodage.....	18.00
Usage d'un pupitre.....	1.00
Leçons et usage du piano.....	20.00

 ON EXÉCUTE au Bureau de la Voix de l'Ecolier toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.